

PAUL PEDECH

# POÈMES



## **POUR LE VENT**

---

LES PRESSES BRETONNES  
SAINT-BRIEUC

POÈMES

*POUR LE VENT*

Paul PÉDECH

# POÈMES

## POUR LE VENT

Dessins à la plume d'André LE GALLOU



LES PRESSES BRETONNES  
SAINT-BRIEUC  
1947

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
DEUX CENT EXEMPLAIRES  
SUR VÉLIN A LA FORME LANA  
NUMÉROTÉS DE 1 A 200

EXEMPLAIRE N° 80

### AVANT-PROPOS

**A** l'âge de la bombe atomique la poésie est une hérésie, comme sont d'ailleurs hérétiques toutes les vieilles idoles du passé, qu'on encense encore par habitude, mais auxquelles on a perdu la foi, telles que la loyauté, la liberté, la paix. Le monde nouveau rompt le rythme de l'ancien, scande la vie selon une mesure différente ; la poésie qui a suivi jusqu'ici la cadence d'un univers primitif et patriarcal chancelle sur ses bases et ne retrouve plus sa sinuosité habituelle.

L'éducation poétique se perd. Autrefois on trouvait de bons vieux notaires, de bon vieux abbés qui se délectaient à lire Horace et Virgile dans le texte. C'est une faune aujourd'hui disparue, que ces lecteurs qui déroulaient en eux-mêmes pendant des heures, pendant des journées, dans le silence, dans le soleil, la musique intérieure des beaux vers. Le journal, où l'insignifiance le dispute à l'incorrection, le cinéma, où la quantité des films le dispute à la laideur, ont proprement tué tout cela. La poésie s'est mise à l'école de la réclame tapageuse, du syndicalisme d'admiration mutuelle entre initiés, de l'absurde et de l'incompréhensible qui sont les deux faces du poncif. Si

*Lamartine et Vigny écrivait de nos jours, ils ne trouveraient pas d'éditeur.*

*Des circonstances exceptionnelles, qui ont brisé le rythme dévorant de la vie actuelle, ont rendu des hommes à la poésie. La captivité, en retirant de la circulation moderne des milliers de cœurs qui n'avaient plus que le battement des usines, des machines à écrire et des tramways, les a rendus au recueillement, à la solitude, au fleuve intérieur, qui sont les sources de la poésie. Ainsi s'explique cette floraison de poètes dans les barbelés d'Allemagne, poètes naïfs, poètes savants, poètes d'autant plus sincères et purs qu'ils oubliaient le tumulte de Babylone pour la mélodie de Tibur. Le silence entrainait dans l'âme à grandes bouffées ; le temps coulait autour de soi, interminable ; les saisons suivaient les saisons, en égrenant les travaux et les jours, fontaine primitive de la poésie. Le prisonnier saisissait ce qu'on entend sur la montagne, tout au sommet, entre le versant du souvenir et le versant de l'espérance. Il savait qu'il avait des années à perdre, à donner en offrande au paysage, à la neige, à la pluie, au feuillage, à l'inconnu, et il les effeuillait avec le sentiment vague et profond qu'à l'époque présente le temps perdu, c'est le temps retrouvé. La graine qui vole au vent assure déjà la récolte.*

*C'est une telle expérience poétique que je livre aujourd'hui au public. Les vers qu'on va lire ont été écrits en 1943 à Brandebourg, dans une région particulièrement triste et désolée de la plaine allemande du nord, où de monotones sapins limitent à l'horizon une étendue de landes et de bruyères, paysage ingrat et dur. La publication du*

*recueil s'est trouvée retardée, pendant la guerre par manque de papier, après la guerre par surabondance de production littéraire, de la meilleure et surtout de la pire. Le comble c'est que les éditeurs s'étonnent de ne pas trouver le débit des pauvretés qu'ils offrent au public et, péchant par l'excès inverse, arrêtent les bons ouvrages au nom des mauvais. Décidément, la guerre a détruit plus de raison que de maisons.*

*Je remercie l'Association des Prisonniers de Guerre des Côtes-du-Nord d'avoir bien voulu publier cet ouvrage à ses frais et je suis heureux d'en abandonner le produit de la vente aux familles des camarades morts en captivité. Je remercie André Le Gallou, mon collègue au Lycée de Saint-Brieuc, ancien prisonnier lui-même, qui a bien voulu dessiner la couverture et composer ces remarquables illustrations qui mêlent à la fantaisie du rêve les évocations les plus émouvantes de la vie des prisonniers. André Le Gallou a fait mieux qu'illustrer un livre, il l'a commenté avec son art et son expérience, dont on ne saurait trop louer la richesse et la sensibilité. Je remercie surtout les chers compagnons de misère, Marius Delsol, Jean Bégards, André Sidler, Marius Longé, qui se sont dévoués sans mesure à cette œuvre, ont copié et recopié le manuscrit et, au milieu des pires difficultés, des pires incertitudes, l'ont sauvé de tous les naufrages.*

P. P.

 Saint-Brieuc, le 15 octobre 1946.
 

---



---

*Dédicace*

O toi qui m'as donné l'été  
Par tes cheveux couleur d'extase,  
Par le sourire et la beauté,  
Et par ton regard de turquoise,  
Azur véritable de chair,  
Par juillet corseté de roses,  
Par le délire de la mer,  
Et par la danse aux ailes roses, —

O toi qui m'as donné l'automne  
Aux sourcils profonds et secrets,  
Par le feuillage qui rayonne  
De la prunelle des forêts,  
Par le baiser de bouche close,  
Par l'amour et la volupté,  
Qui versent à ma vie éclosé  
Le parfum souvent convoité, —

O toi qui m'as donné mon âme  
Par le don de fleurs et de fruits,  
Par le don des jours et des nuits,  
Epanouis dans le dictame,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Par la tendresse et la chaleur,  
Par tes yeux couleur d'aventure,  
Et tes regrets et ta ferveur,  
Et tes deux mains sur ma blessure, —

Je te donne aujourd'hui mes vers  
De rêverie et de silence,  
Tissés de brumes et d'hivers,  
Mais célestes de ta présence,  
Qui marche toujours près de moi,  
Sur la lisière de l'épreuve,  
Dans l'amertume et dans le froid,  
Mais sur l'autre rive du fleuve,  
Haut dans les rêves de l'amour  
Et dans les heures des collines,  
Attentive aux brises câlines  
Qui te promettent mon retour.  
Je te couronne du poème,  
Aujourd'hui, demain et toujours,  
Pour qu'avec la fuite des jours,  
Ton sourire soit mon emblème.

---



*Galop des herbes folles,  
Emballé dans l'août.*

*Seconde Dédicace*

*Au Vent*

**A**u vent indéchiffrable,  
Secret des horizons,  
Qui festonne le sable,  
Et rythme les saisons,  
Frisonnant de verdures,  
De jeux et d'aventures,  
Bête aux douces toisons,  
Messager des corolles,  
Introuvable et subtil,  
Galop des herbes folles,  
Emballé dans l'avril,

Au vent inconsolable  
Qui berce les prisons,  
Et murmure les fables  
Autour de nos tisons,  
Porte des solitudes,  
Repu de lassitude  
Au niveau des gazons,  
Légère caravane,  
Qui descend du désert,  
Et gémit ou ricane  
Dans le glas de l'hiver,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Au vent de l'allégresse  
Qui transporte l'amour  
Et va de la promesse  
Au fruit profond et lourd,  
Sur les plaines sauvages,  
Aux hanches des vallons,  
Faisant sur les rivages  
Hennir les étalons,  
Incube sans figure  
Qui possède les fleurs,  
Et dans l'ombre des cœurs  
Inspire la luxure,

Au vent de mes pensées  
Par qui tout est sourire  
Et ma forme chavire  
Dans les heures passées,  
A la brise éternelle,  
Où j'écoute en esprit  
Mon amie qui m'appelle  
Et m'aime et me sourit,

Je dédie un bouquet de roses immortelles.

---

---

POÈMES POUR LE VENT

---

I

*Prière pour Noël*

QUE la nuit des berceaux, des parfums et des rêves,  
Vaste comme la mer, blanche comme les grèves,  
Blanche du flamboiment des neiges et des feux  
De tant d'étoiles, neige immortelle des cieux,  
— O céleste manteau semé de tant d'abeilles, —  
Et blanche de nos vœux, de nos chants, de nos veilles,  
Claire comme le monde à son premier matin,  
Aurorale, ô splendeur, fraîchement aurorale,  
Que la nuit de l'hiver, auguste et triomphale,  
Tombe, et voile de blanc les bornes du chemin.

Que la nuit de l'exil nous couvre de son ombre,  
Mes frères prisonniers, ô mes frères sans nombre,  
Perdus dans le silence et le recueillement,  
Perdus dans la rumeur et la prière,  
Et que le vent lointain, inépuisablement,  
Par delà les forêts et la bruyère,  
Par delà les torrents, les plaines et les monts,  
Nous porte la clameur des grands sapins profonds,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Gonflés comme de blanches voiles,  
Infiniment couronnés d'étoiles,  
Gonflés de neige lourde et de souffles puissants,  
Comme la grande voix de ceux qui sont absents,  
Comme le murmure de nos rêves,  
Comme le tumulte de la mer.  
Que la nuit de l'espoir nous apporte la trêve,  
Le baume qui guérit le souvenir amer,  
L'oubli des maux, l'oubli des peines,  
Le tiède oubli berceur de nos fièvres humaines,  
Sanglot dans notre cœur, sommeil dans notre chair.  
Que cette nuit nous soit, mes frères, fraternelle,  
Comme l'image de là-bas,  
Comme l'écho de la cloche fidèle,  
Qui soupire et qui nous appelle,  
Sur la colline où nous ne sommes pas,  
Qui de si loin nous appelle et réclame  
Notre âme douloureuse hélas ! notre pauvre âme,  
Notre âme enfant qu'une chanson conduit,  
Sœur de tous les enfants qui dorment cette nuit.

Que la nuit de l'amour où fleurissent les roses,  
Où souffent les parfums venus de l'Orient,  
La nuit bleue où fleurit la jeunesse des choses,  
Donne à la femme qui repose,  
Seule au foyer autrefois souriant,  
Lasse d'avoir vécu la solitude amère,  
L'image de l'absent comme une ombre légère,  
Le visage baigné du printemps d'autrefois,



*Le tiède oubli, berceur de nos fièvres humaines...*

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Le visage baigné d'un immortel sourire,  
Et le retour de l'absent qui soupire  
Si loin, par au delà les landes et les bois,  
Et que la brise impalpable des songes,  
Impatiente d'apaiser,  
Dans le sommeil azuré de mensonges,  
Comme un parfum lointain lui porte le baiser.

Que la nuit des berceaux, divine et familière,  
Tisse à nos chers petits des contes étoilés,  
Où la fée attentive en robe de lumière  
Fait revenir vers eux leurs papas en allés ;  
Des contes de Noël pleins de fêtes étranges,  
Qui les fassent jouer avec l'aile des anges,  
Avec les anges du ciel bleu,  
Et les flocons de neige et les flocons d'étoiles,  
Tombés infiniment de la droite de Dieu.

Que la nuit du repos ferme la terre,  
La terre du pays là-bas,  
Sur ceux qui sont tombés dans les combats,  
Et ferme aussi la terre étrangère,  
Où se sont mêlés tant de pauvres pas,  
Sur ceux qui sont morts de pauvre misère.  
Qu'ils aient le silence et qu'ils aient l'oubli,  
Et que la neige aux ailes de colombe  
Borde le chevet de leurs tombes  
Comme une mère borde un lit.



Par delà la ligne exsangue de sève  
 Des sapins noirs qui bornent mon enclos,  
 Par delà l'Allemagne aux profondeurs moroses,  
 Là-bas, dans la guirlande innombrable des roses,  
 Qu'aux jardins du soleil nourrit la terre d'oc.  
 Elles chantent l'yeuse à la cime du roc,  
 Les durs génévriers qui tachent la garrigue,  
 Et les côteaux où le thym se prodigue,  
 Brunis au mois de mars par les vagues du soc.

Elles chantent en moi comme une voix lointaine  
 La louange des prés, des étangs et des bois,  
 Le chèvrefeuille et la verveine,  
 Encens du souvenir qui monte d'autrefois.  
 Elles chantent les horizons de mon domaine,  
 L'éventail du platane et le ventre du chêne,  
 Les fourches et langues du frêne,  
 Le saule en faisceaux déliés,  
 Et, comme des jalons sans fin, les peupliers,  
 Qui poursuivent l'espace à la suite des routes.  
 Silence dans la brume et dans mon cœur !...

J'écoute

De si loin, à travers les rideaux de l'exil,  
 Tinter dans le matin les cloches de l'avril,  
 Sœurs du muguet et de la campanule,  
 Appelant la campagne à couper le laurier  
 A la feuille nerveuse, à la dure férule ;  
 C'est le temps des Rameaux, mettons-nous à prier !

Répandez longuement vos palmes sur nos veilles,  
 Lauriers des potagers, des tertres, des buissons,  
 Montrez-nous sur la route amère des rançons  
 Le sentier de cerfeuil où volent les abeilles...  
 Et les filles du bronze ébranlent le clocher,  
 Les filles du miel secouent le cytise,  
 Elles accourent au rucher,  
 Comme les enfants à l'église.  
 Porteuses de nectar, porteuses d'angelus,  
 Oh ! versez-moi le baume et le cantique,  
 Portez-les jusqu'à moi dans mon exil nordique,  
 De ville en ville, de talus en talus.  
 O lauriers des vallons, interprètes des mythes,  
 Couronnez le matin de diadèmes drus.  
 C'est l'heure d'émeraude aux pays disparus  
 Que retrouve mon rêve indocile aux limites,  
 Que je retrouve pleins de chansons et de bruits,  
 Siffant à tous les vents leur ivresse vernale,  
 Pinçant les harpes matinales,  
 Sur le seuil des maisons aux clôtures de buis.

O terre d'oc, formée aux rives du poème,  
 Fontaine du printemps qui verses le baptême,  
 Un écrin de rosée enferme ton miroir,  
 Les sources des côteaux peignent ta chevelure  
 Et les moires du vent qui frôlent ta verdure  
 Irisent de frissons la robe du terroir.  
 Salut ! Je veux entendre aux voûtes du silence  
 Les pipeaux d'autrefois répéter la romance

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Que mon père a chantée au réveil des bourgeons,  
Lorsque les prés lustraient les plis de leur simarre  
Et que le ciel trouait la prune des mares  
Clignotantes d'azur sous le sourcil des joncs.  
Le fouet des giboulées cingle encore les tuiles.  
Mon père prend l'échelle et le greffoir,  
Il va dans le verger parmi les longues files,  
La corne d'abondance espère en son pouvoir.  
Il tranche les gourmands, il greffe, il écussonne,  
Les serpents inféconds tombent autour de lui,  
Sur les moignons entés où la sève frissonne,  
Les doigts du magicien ressuscitent les fruits...  
J'épie au bord des bois le cimier des jonquilles,  
Les renoncules d'or étoient les fossés,  
Les fils de la vierge scintillent,  
Et les pâquerettes fourmillent  
Dans les brins d'herbe hérissés.  
J'entends dans les labours l'argile qui gargouille  
Et le coucou tinter dans quelque boqueteau,  
Tandis que les marais panachés de quenouilles  
Abritent longuement le concert des grenouilles  
Sous le corselet des lentilles d'eau.  
C'est mon enfance que j'écoute,  
C'est mon enfance qui vient toute  
Sur l'ariette des pipeaux,  
Et qui fredonne sans repos  
Sur mes songes à vau-de-route.  
Je veux entendre au fond de mon cœur le printemps  
Goutte à goutte couler comme l'âme des sources  
Ou rythmer son passage au galop de mes courses,  
Quand je passais jadis dans les feux des étangs,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Dans l'auréole et le délire,  
Dans le dictame et le sourire,  
Dans le feuillage et le zéphyre,  
Au rythme des échos chantants ;  
Mes cheveux effleuraient les baguettes des saules,  
Et des flocons errants tombaient sur mes épaules,  
L'espace se fendait sous la quille du vent,  
Et je baignais mon cœur dans le soleil levant !

O terre d'oc, formée aux sources de l'idylle,  
Chante sur le roseau les filles de chez nous,  
Les filles de la ferme et celles de la ville,  
Qui vont dans les sentiers en rêvant d'un époux  
Cueillir le long des haies avec des gestes doux,  
Au hasard de l'envie et de l'heure et du rire,  
Les branches du lilas que le baiser respire.  
Chante dans les roseaux les filles du matin,  
Heureuses de presser dans leurs bras le butin ;  
C'est l'heure d'émeraude au calice des âmes,  
Car à toute volée elles sonnent l'avril,  
Le vent impétueux les roule dans ses lames  
Et comme le pollen, les amène aux pistils.

Mon père a déposé le greffoir et l'échelle,  
O miracle ! Voici qu'une voile nouvelle  
Monte divinement aux cordages nouveaux ;  
Tout le verger a l'air d'un essaim de navires,  
Flotille de blancheurs qui promet un empire  
Et se gonfle d'encens tiède et voluptueux.

Vogue, mon beau jardin éblouissant de neige  
Aux rives du mystère éclatantes de fruit !  
Les doigts du magicien ont fait ce sortilège,  
Ils conduisent au but les forces de la nuit.  
Vogue et disperse au loin l'écume des corolles,  
Les charmes inconnus, les magiques paroles  
Qui transforment en chair la faiblesse des fleurs,  
Les cantates du vent, les voix des jeunes filles,  
L'appel des carillons, le parfum des jonquilles,  
Et peuplent de secrets l'âme des profondeurs.  
Vogue, mon beau jardin, couronné de volutes,  
Toutes roses dehors, caravelle d'avril,  
Et débarque dans l'aube, au murmure des flûtes,  
Ta charge d'espérance aux bords de mon exil.

---

III

*Vision des Pyrénées*

COMME la fresque de la terre  
Aux portiques de l'horizon,  
Composés de blancheur, d'azur et de lumière,  
Par l'ombre et le soleil voilés d'une toison,  
Les monts pyrénéens, au delà de la plaine,  
Se soulèvent, les pieds dans la poussière humaine,  
Et les sommets perdus dans une floraison  
De nuages, d'éclairs, de neiges et d'étoiles.

O Pyrénées, je suis l'ombre d'une prison,  
Autour de moi le fer tisse une toile,  
Mon horizon est bas et ma plaine sans fin  
Va mourir tristement sur un ruban de pins,  
Plancher monotone du drame  
Que notre misère déclame,  
Théâtre fantastique à décor de bouleaux,  
Où la bise conduit de farouches galops.  
Nous passons comme des fantômes,  
Captifs dans la cage des hommes,

Le long des étangs monochromes,  
 Dont ne tressaillent pas les flots.  
 Nous marchons dans l'hiver baltique,  
 Nos doigts ne peuvent rien saisir,  
 Tout est loin de notre désir  
 Et la plaine est déserte à l'horizon mythique.

Mais vous m'apparaissez, attelage de monts,  
 Vous êtes l'altitude et l'accueil du silence,  
 Vous êtes les degrés d'où le rêve s'élançait,  
 L'habitable des vœux que gardent nos démons !

Comme la croupe de l'espace,  
 Ils ondulent dans l'air de brouillard et d'émail.  
 Les bois forment leur carapace,  
 L'écume des glaciers leur mouille le poitrail.  
 O chevaux de l'espace, orgueilleuse monture,  
 Le calme des hauteurs a fixé la sculpture,  
 Et pourtant vous montez à l'assaut du zénith,  
 Les cimes de la neige excitent l'aventure,  
 Le tonnerre a gonflé vos veines de granit.  
 Et vous répercutiez le galop des chimères,  
 Qui règnent jour et nuit dans les cirques profonds ;  
 De ma plaine où je vais dans les herbes amères,  
 Je vois dans le soleil le profil des griffons.  
 Je vois dans le soleil le chevet des montagnes,  
 Si proches de mes yeux et si loin de mes pas,  
 Sur l'autre rive des campagnes,

Qui les protègent d'ici-bas,  
 Au delà du vol des colombes  
 Et de la marge des moissons,  
 Au delà des toits et des tombes  
 Et des sentiers où nous passons,  
 Monstrueuses, veillant sur la route des aigles,  
 Réserves d'harmonie et gardiennes des règles,  
 Qui soumettent le marbre aux lignes des maçons.

Comme le fronton de la terre,  
 Dans la distance et la hauteur,  
 Je les vois au-dessus de ma pauvre misère  
 Dominer de dédain notre désert menteur,  
 Construites sans défaut sur la dalle des siècles,  
 Et le front attentif à la route des aigles,  
 Infiniment couronné de blancheur.  
 Je les vois dans mon rêve, orbe de la puissance,  
 Assises loin du sol aux zones du silence,  
 Buvant la solitude aux sources du matin,  
 Divines, le relief azuré de tant d'ombre,  
 La tache des forêts fait leur visage sombre,  
 Un rayon de midi les baigne de satin.  
 Elles règnent. Bien loin au-dessus de nos planches  
 Pend le terme des avalanches,  
 Comme la foudre du destin.

Ordre éternel de cintres et d'ogives,  
 Volumes de rochers, d'abîmes et de feux,  
 O Pyrénées, salut ! trame des perspectives,  
 La charpente du monde est dans tes voiles bleus.

---

POÈMES POUR LE VENT

---

O dédale conçu dans le sein du vertige,  
De vallée en vallée, ouvre-moi tes échos,  
Cette rumeur sans fin qui ressemble au repos,  
Et verse dans le cœur le calme de l'aurige.  
L'on est si loin ici de toute humilité,  
L'on est si loin ici de toute fourmière,  
La coupe des vallées déborde de lumière,  
La cascade résonne aux vasques de l'été.  
Plus près du ciel, plus près de l'ivresse d'Icare,  
Je veux suivre en montant les golfes de fraîcheur,  
Jusqu'à ce que ma trace indocile s'égare  
Dans les combles du rêve éclairés de blancheur.  
Je veux toucher enfin le règne du silence,  
Le bouclier d'azur qui protège les dieux,  
Et contempler le vol des mythes radieux  
Par-dessus les sommets bleuis de transparence.

O Pyrénées, barrière du Midi,  
Ouvrage de saillants, de brèches et de gorges,  
Les gaves furieux jaillissent de tes forges,  
Le tumulte de l'ombre à tes pentes grandit ;  
Quand sonne à travers monts la corne des légendes,  
Les rythmes du passé sur nos lèvres descendent,  
La geste des héros passe sur notre front,  
Triumphale, pareille au cortège des astres,  
Débouchant en plein ciel dans l'azur des pilastres,  
Les strophes du vertige emplissent les clairons.  
Orgues de l'épopée, éclatante musique,  
Résonnez d'âge en âge en l'âme des vivants,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Accompagnez d'un éternel cantique  
Le sommeil des héros dans le linceul des vents.

Comme un diamant de la terre,  
A facettes d'or et d'azur,  
Elles entassent la lumière  
Dans leur diadème d'air pur.  
Rien ne bouge sur ce pinacle,  
Rien ne dérange le miracle  
De ce champ diaphane et dur,  
Où dorment les nappes de l'ombre,  
Où la tempête humaine sombre,  
Comme les vagues contre un mur.  
Temples de l'étendue, immuables terrasses,  
Oh ! dormir au soleil dans le lit du cristal !  
Oh ! sentir sur mes yeux la structure des glaces  
Et la dureté de l'espace  
Comme le poli du métal !

*Romance de la Solitude*

**S**EUL, toujours seul, suivi seulement de mon ombre,  
Je retrouve sans fin la trace de mes pas,  
Dans la plaine nordique où la lumière est sombre,  
Et l'horizon fait au compas.  
Quel vent, quel souvenir, quels fantômes splendides,  
Couronnés de jeunesse et vêtus de chlamydes,  
Se frayant dans la brume un merveilleux tunnel  
Peupleront une fois ce novembre éternel,  
Et feront rayonner ce maigre péristyle ?  
Allez ! la terre est grise et la futaie hostile,  
Les pins et les bouleaux sont hantés de l'hiver,  
Les bises passeront à travers cette cage,  
Mais moi je resterai prisonnier du bocage,  
Mon ombre seulement pourra quitter ma chair,  
Elle ira retrouver la joie et la lumière,  
Le Midi printanier et la Bretagne d'or,  
Les jeux de l'onde et de la pierre,  
Les collines en plein essor  
Comme les ailes de la terre,  
Les rires de l'herbe et du vent,



*Seul, toujours seul, suivi seulement de mon ombre...*

Les taillis doués de paroles,  
Les heures peintes d'auréoles,  
Les jours qui marchent en rêvant,  
La chanson des métamorphoses,  
Les songes constellés de roses,  
Vagabonds du soleil levant !  
O mon ombre, fuyez, amante de mes chaînes,  
N'êtes-vous pas ici maudite du brouillard ?  
Une buée au ciel marque votre départ,  
Il vous faut le soleil, le miroir des fontaines,  
Le pur brasier qui vous construit  
Et vous cisèle un diadème.  
Sylphe plus léger que moi-même,  
O moi-même fragile englouti par la nuit !  
Il vous faut le pays où crépite l'aurore,  
L'hermine de rosée aux prés éblouissants,  
Le pinacle embrasé des torches du phosphore,  
La chasse du zénith aux fuites des versants,  
Le poitrail des moissons sous les traits du solstice,  
La coupole d'été flambante comme un four.  
Que le pouvoir de juin enfin vous rebâtisse,  
Vous êtes mon offrande à la gloire du jour !  
Sœur diurne, impalpable à la main du profane,  
Qui pourrait vous saisir, si pure et diaphane ?  
Fuyez, abandonnez la maison des passants,  
Retrouvez la campagne où vivent mes absents,  
Le toit moussu dominé de platanes,  
La glycine aux piliers massifs,  
Les cèdres hauts, la crinière des ifs,  
Le cher bosquet de mes moments pensifs,  
Et les douceurs de la terre occitane.

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Et vous leur parlerez de l'exilé lointain,  
De cette plaine grise où l'ombre ne peut vivre ;  
Vous ferez sur leur front le signe qui délivre  
Et qui berce l'attente aux rythmes du matin.  
Et vous leur chanterez l'aubade qui console,  
Messagère de mon amour,  
La romance de mon retour,  
Qu'accompagne le vent sur la lyre du saule.

---



*Regarde ! Quel palais de cybmes et de stropes...*

*Symphonie Mazine*

**R**EGARDE ! Quel palais de rythmes et de strophes  
Cachent dans les replis d'un tumulte éternel,  
Exultantes d'orgueil, ces splendides étoffes  
Si dociles pourtant aux symboles du ciel !  
Regarde ! Penche-toi sur ce voile de gemmes.  
Les vagues, les ressacs, les houles, les embruns,  
Le large salé de parfums  
Sont le verbe de mes poèmes.  
La sertissure des écueils,  
Et le fourmillement des vagues,  
Les golfes rutilants de bagues,  
Les estuaires de l'accueil,  
Le sourire des anémones,  
Les caps étayés de pylônes,  
Le sable ridé par le vent,  
L'efflorescence des presqu'îles,  
Les lunules d'anses tranquilles  
Et la moucheture des îles,  
Les mouettes ivres d'air mouvant,  
La chevelure des sillages,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Les tempêtes dans les agrès,  
Et la rumeur des coquillages,  
Les promontoires de granit,  
Le sagittaire qui hennit,  
Le déchirement des rafales  
Et les mâtures triomphales,  
L'appel innombrable des mers  
Sont la musique de mes vers.

Je veux, je veux pour toi, sur le clavier des grèves,  
Jouer jusqu'à l'oubli la sonate des rêves,  
Au rythme de la houle étalée en soupirs,  
Qui meurt de lassitude aux faiblesses du sable,  
Au rythme de ces flots, gestes inépuisables,  
Qui tendent vers la terre un éternel désir.  
Et chaque nappe d'onde, éphémère danseuse,  
Fait battre à notre cœur une ombre de berceuse.  
Et nous allons de rocher en rocher,  
Pleins d'un bonheur, ivres de nous pencher  
Sur les notes d'argent de la mélodieuse.  
Regarde, la marée enfin monte vers nous,  
Sur l'angle des récifs, sur le contour des plages,  
Sur les algues de nos rivages,  
Par cavalcades et remous,  
Infiniment, par astragales,  
Par caresses toujours égales,  
Sur la chaîne de nos pensées,  
Sur nos vertiges enlacés,  
Sur tant d'étreintes fugitives ;  
Le vent du large anime tes cheveux,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Ta bouche a la saveur de ces houles rétives,  
Le flux nous portera le comble de nos vœux.

Ecoute. L'on dirait la chanson des sirènes,  
Qui vient à nous bercer les heures de l'amour,  
Tu sais qu'elle contient des vertus souveraines,  
L'espace la redit dans le cristal du jour,  
Les voix de la luxure habitent son pourtour,  
D'abord mineures et lointaines,  
Comme des flûtes incertaines,  
Comme un murmure de velours  
Qui se cherche en mille détours.  
Puis elles sont plus hautes et plus claires,  
Une fraîcheur agite l'air serein,  
L'hymne descend des falaises solaires  
Et fait vibrer le portique marin.  
Enfin l'orage emplit le buccin des tourmentes,  
Les fentes des rochers, les veines de nos fronts,  
Les lames que le vent chasse à coups d'éperons  
Sont les ondes du sang dans nos veines démentes.  
Les sirènes sont là, toutes proches de nous ;  
Qui pourrait maintenant nous fermer les oreilles,  
Quand nous avons franchi le cycle des merveilles,  
Et que des cercles d'onde entourent nos genoux ?  
Elles chantent du haut des caps océaniques,  
Elles chantent la joie et le ravissement,  
L'étreinte et le baiser, l'ivresse et le ferment,  
Et cette mer, brillante et mobile tunique,  
Où la tentation veille éternellement,

Cette mer qui nous est plus douce qu'un poème,  
 Pour avoir enchanté le berceau de l'amour ;  
 Cher balancier doué d'un magique retour,  
 La peinture du ciel est son faite suprême.  
 Elles chantent, les sœurs de l'éternel désir,  
 Elles jettent sur nous les nœuds des magiciennes  
 Et tissent sans répit ta vie avec la mienne  
 Comme sur les noyés les filets du saphir.

Oh ! nager librement dans l'onde élémentaire,  
 Dans le lit nuptial de la force et du vent,  
 Sentir contre son corps battre la grande artère,  
 La grande artère bleue au rythme triomphant.  
 Viens avec moi ! Passons les limites du sable,  
 Fondons sur cette proie éclatante d'orgueil,  
 Que les vagues d'azur ivres de notre seuil  
 Nous livrent à l'envi leur chair impérissable.  
 Nous savourons le jeu de notre nudité  
 Qui s'enlace plus libre au nombre des caresses.  
 O véritable et pleine volupté  
 Que d'embrasser la couche des déesses !  
 Nage sans crainte ! Entre dans le palais  
 Bâti pour toi sur le sel et les verbes,  
 Tu sentiras le passage des herbes  
 Frôler sans fin ta gorge et tes mollets  
 Et les tiédeurs t'arroseront de gerbes.  
 Tu comprendras les mots des profondeurs,  
 Ceux dont la mer compose mon poème,  
 Et que ta beauté soit un diadème  
 A ce sommet de rythmes et de fleurs !

---



---

VI

### *Berceuse du Vent et de la Pluie*

**E**NTENDS-TU, mon âme,  
 Les rages du vent,  
 Qui clame et qui brame  
 Au seuil des vivants ?  
 Le long de sa plainte  
 Geignent nos parois,  
 Que ses nœuds sont froids  
 Contre cette enceinte.  
 Qu'il fait noir dehors,  
 Sur la grande plaine ;  
 C'est la cantilène  
 Qui berce les morts.  
 Ma capote est mince,  
 Mes doigts sont gelés,  
 Entends comme il grince  
 Dans les barbelés !

Goutte par goutte,  
 Tombe la pluie,

---

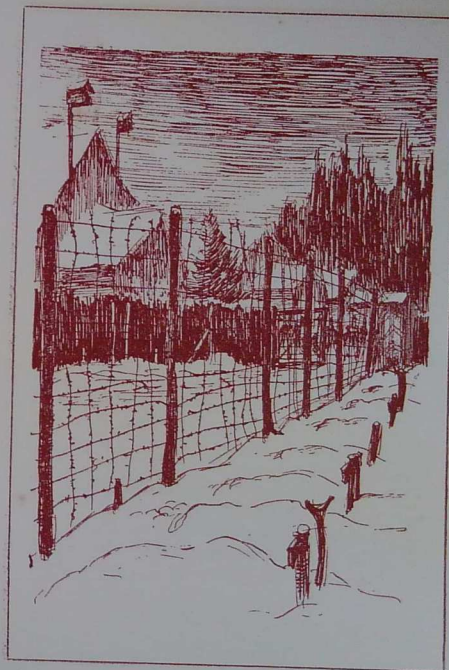
POÈMES POUR LE VENT

---

Ecoute, écoute  
La note enfuie.  
Toujours plus dense,  
Comme elle bat,  
Menant sa danse  
Comme un sabbat.  
Elle s'écrase  
Contre les toits,  
C'est une phrase  
De mille doigts.  
Le souci rouille  
Nos cœurs gonflés.  
Comme elle mouille  
Les barbelés !

J'entends l'assaut du vent contre nos planches.  
A coups d'épaule il cogne en maugréant,  
De tout le poids de l'espace béant,  
Qui lui promet de subites revanches.  
Il ne peut pas. Il recule en hurlant,  
Au coin du bois il ramasse ses forces,  
J'entends craquer les vertèbres du torse  
Qui va bondir dans un nouvel élan.  
Rage et fracas ! Pas un chevron ne cède.  
Il est blessé, mais la maison est raide,  
Il va reprendre haleine au bord du chemin creux.

L'averse jette une mesure ou deux...  
Un soupir... Silence...



*Déliotte-moi de la maison des mots...*

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Soudain il s'élançe.  
La porte gémit d'un coup de sabot.  
Il est déjà loin. La bruyère immense  
Sonne tout là-bas le creux du tombeau.

Chien boréal enivré de ravage,  
Délivre-moi de la maison des morts,  
Brise des dents les barreaux de ma cage,  
Entraîne-moi sur ta piste sauvage,  
Livre au galop la forme de mon corps !

Viens-tu des lacs, de la source des brumes,  
Ou du soufflet formidable des monts,  
De la Baltique aux cliquetis d'écumes ?  
L'esprit du nord frappe sur tes enclumes,  
La grande steppe anime tes poumons.

Encore, encore, encore une ruade,  
Que tes ruées emportent ma prison !  
Que ta fureur crève la palissade !  
Aboie, aboie à la lune maussade  
De ton chenil qui garde l'horizon.

La pluie en trombe bat la charge  
Sur mes espoirs et mes tourments.  
De haut en bas, de long en large,  
C'est le tocsin des éléments.

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Des entonnoirs et des spirales  
D'air et d'eau se font et défont,  
Je perçois un souffle profond  
Sorti d'invisibles chorales.

Il pleut sur le fût des bouleaux,  
Il pleut sur notre sombre enclos,  
Sur les visages de nos rêves,  
Il pleut sur nous de longs sanglots,  
Qui nous bercent et nous enlèvent.  
Il pleut sur les souvenirs doux,  
Sur nos espoirs et nos dépouilles.  
Je vois le profil des gargouilles  
Aux cathédrales de chez nous.  
Elles versent une eau limpide  
Aux meurtrissures du pavé,  
Car le prisonnier est sauvé  
Par la fuite du temps rapide.

Voici que la grêle  
Vide son carquois.  
Comme elle martèle  
L'ardoise et le bois.  
Fuyez, mes pensées,  
Doucement poussées  
Vers mon autrefois.  
Le sommeil m'emporte  
Dans son lit mouvant...  
Qui heurte la porte,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Grêle, pluie ou vent ?  
Je ne sais au juste,  
Je suis un arbuste  
Que l'orage fruste  
Va toujours lavant.  
Le grésil s'incruste  
A mes contrevents...

Bourrasques et clameurs, musique de mes songes,  
Rouliers de l'épaisseur qui portez les mensonges,  
Emplissez en grondant les orgues de la nuit.  
Votre cadence est douce à mon âme terrestre  
Lorsque dans les détours du sommeil qui me fuit,  
Vous puisez le tumulte aux fleuves de l'orchestre.

Loués soient le vent aux mains de velours  
Et la douce pluie aux lèvres humides,  
Par eux guérit la blessure des jours,  
Qui coulent, laissant nos corbeilles vides.  
Bénis soient le vent, libre dans le ciel,  
Les muscles du vent qui remuent l'espace,  
Et la pluie à flots, à flots torrentiels,  
Les deux cavaliers de la nuit qui passe.

---

*Fugue de la grande mer*

**E**NTENDS-TU ruer le centaure  
 A pleins sabots contre les rocs,  
 Et crier le granit sonore  
 Taillé par mille et mille socs ?  
 Entends-tu la mer éternelle,  
 Le gosier magnifique et bleu,  
 Qui chante une fête charnelle  
 Dans les artifices d'un jeu ?  
 Quelle foule énorme et profonde  
 Exulte, clame, roule et gronde  
 Dans ce cirque vêtu de feu  
 Où l'esprit égare la sonde ?

Je veux entre tes bras entendre la rumeur  
 Que fait l'âme marine au fond des coquillages,  
 A l'heure où l'océan devient tiède et dormeur  
 Et ne dérange plus la ligne des rivages.  
 Je prendrai tes cheveux d'ondine dans le vent,  
 Je les ferai couler comme des grains de sable,

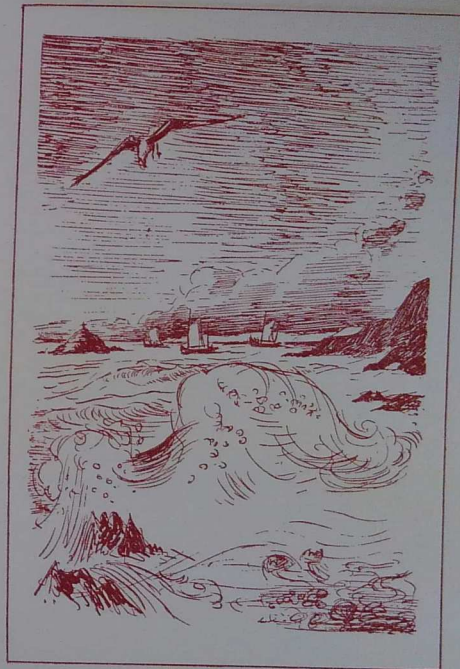
Entre mes doigts lassés de l'outil décevant,  
 Et je croirai tenir la vague insaisissable,  
 La vague échevelée au corps voluptueux,  
 Cambrée infiniment sous le baiser d'écume,  
 Tandis que le délice alanguira tes yeux,  
 Joyaux de rêverie attardés dans la brume.  
 Chante-moi la mer glauque au sourire d'émail.  
 Le colombier stellaire où les mouettes descendent,  
 Berce-moi de récits, ô fille des légendes,  
 De ceux que t'ont appris les motifs du vitrail,  
 Ou les nombres du vent qui parlent sur les landes.  
 La Bretagne profonde habite dans ton cœur,  
 Taciturne et rêvant aux villes de la houle,  
 Ys la voluptueuse, et Tolente qui roule  
 Pour une destinée au lit de la torpeur ;  
 Entends, entends tinter les cloches ténébreuses,  
 Qui battent dans le sang l'appel des voluptés,  
 Les carillons des siècles emportés,  
 Pareils au bruit des coquilles poreuses.

Ecoute au loin chanter dans notre dos,  
 Au plus épais de Brocéliande,  
 Les harpes d'or que la brise commande  
 Et qui résonneront jusque sur nos tombeaux.  
 Elles répondent aux tourmentes,  
 Aux timbres de la grande mer,  
 A tant d'ivresses écumantes,  
 Qui poussent les eaux véhémentes  
 Dans le tonnerre d'un enfer.  
 Elles s'accordent au délire

POÈMES POUR LE VENT

Qui nous mène de roc en roc,  
Et fait en bas crier le soc  
Sur les étages du porphyre,  
Et crier les oiseaux marins,  
Dilatés d'un souffle terrible.  
Quels charmes sont les souverains  
De notre empire inextinguible !

Et tu puises ta vie aux sources des sanglots,  
Au berceau fraternel des feuilles et des flots,  
Bercés magiquement d'un chant océanique.  
Chante-moi ton pays serti de goémons,  
Les entonnoirs d'orage où tonne le canon,  
Et le roulis sans fin de la proue atlantique !  
Vois-tu briller la robe du soleil,  
Le dragon bleu qui garde le sommeil,  
Dans le caveau de l'éternel tumulte,  
L'ensorceleuse au splendide giron  
Qui se repaît d'une puissance occulte  
Et que le sel charge de maint fleuron ?  
Voici l'espace allumé de sourires,  
L'humeur de feu, l'arène des navires,  
Le sagittaire au superbe poitrail,  
Qui se déchire aux pointes du corail,  
L'éblouissant spectacle de crinières  
Qui sans repos referme ses ornières,  
Margelle sombre et lumière en gradins,  
Où l'aventure étale des jardins.



Par delà cette baie, 8 fille des légendes...

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Par delà cette baie, ô fille des légendes,  
S'ouvre dans le brouillard la bouche de l'Islande,  
L'ombre vertigineuse où grimacent les rocs,  
Le hurlement des tempêtes mordantes,  
Les jours ternes, les nuits stridentes,  
Et la longue plainte des focs,  
Dans la saumure et les rafales.

— Ouvre tes yeux de rêve aux lueurs boréales.  
Un royaume de brume est dans tes yeux noyés ;  
Lorsque la grève pleure au fond des nuits plaintives,  
Tu rêves à l'absent comme tes sœurs pensives ;  
Le Nord livide a bu la douceur du foyer.  
L'attente d'un baiser a voilé ton visage,  
Tu rêves du pêcheur prisonnier de l'orage,  
Quel hiver attriste son bord,  
Quel jour, quels vents enfin le conduiront au port ?

Mais sais-tu qu'elle peut, cette mer souveraine,  
D'un sourire t'ouvrir les Jardins de la Reine,  
Les îles de l'été dans leur gaine d'azur,  
Le polypier des fleurs occidentales,  
L'éveil des rades matinales  
Et les mirages de l'or pur  
Sur le galbe des caravelles ?  
— Ouvre tes yeux d'espoir aux aurores nouvelles,  
L'empire du soleil appartient à tes vœux.  
Quand midi se repose au-dessus des falaises,  
Le moindre diamant jailli de la fournaise  
Comme un joyeux présage étoile tes cheveux.

Tu revois le séjour promis par les poèmes,  
Les golfes du soleil où mouillent des trirèmes,  
Et les idoles de l'amour.  
Quel navire doré te rendra mon retour ?

Entends-tu chanter les voilures,  
Très loin, très loin, dans un été,  
Très loin, très loin, aux aventures,  
Aux refuges de la clarté ?  
Regarde fleurir les merveilles  
De ce tissu de rêve et d'or,  
Composé comme un nid d'abeilles  
Par le déluge d'un trésor ;  
Et ta vie est comme une ondine  
Qui se réveille ou qui s'endort  
Dans les jeux de l'aigue-marine.

Et ton espérance est divine.

---

VIII

### *Le Vent d'Orage*

**L'**HALEINE chaude de l'été  
Fleure le mélange des sèves.  
Dans un vertige velouté,  
Respire le vent qui se lève.  
Respire les soupirs de tant de fleurs prochaines,  
L'impalpable pouvoir des corolles fragiles,  
Les esprits vagabonds des tiges immobiles,  
Qui soufflent une ivresse à nos ardeurs humaines.  
L'orage va venir sur la plaine torride,  
Pour la soif des moissons, des jardins et des bois,  
L'orage va venir sur notre âme languide,  
Abandonnée aux désarrois.

Voici le vent nombreux, le baume de la fièvre,  
Qui secoue en passant les houles du soleil,  
Et pose sur le front la tiédeur d'une lèvres.  
Voici le vent soyeux qui donne le sommeil.  
Il vient de toutes parts, satiné de caresses,  
Sur mes mains, sur mes joues, il traîne mes cheveux,

Il culmine au bord de mes yeux,  
 Il me berce d'une jeunesse.  
 Je veux marcher, courir et vivre,  
 Dans ses orbes et dans ses ondes,  
 Je veux éperdument le suivre  
 A l'assaut des plaines profondes.  
 Tant de lumière échappe au bas de l'horizon,  
 Tant de lumière éclate aux fentes des nuages.  
 L'espace est si brillant dans sa noire prison,  
 La fuite d'un frisson réveille les feuillages.  
 Je goûterai la chair de l'arbre et de l'ombrage,  
 L'essence du délire épars autour de moi,  
 Tous les dictames, tous les parfums à la fois,  
 La force et le secret de tant d'œuvres mortelles,  
 Le rythme de l'été dans un flot de dentelles,  
 Et la course, la course immense avec le vent.  
 Nous lutterons ensemble à travers les collines,  
 A travers les forêts, les prés et les ravines,  
 Abandonnés sans but à l'espace mouvant,  
 Et je pénétrerai les saveurs de la terre !

L'orage va venir dans son char de tonnerre.  
 Le vent me grise de l'encens des foin coupés,  
 Du musc de la verveine et de l'ambre des roses,  
 De mille fumets échappés  
 A l'ombre des métamorphoses.  
 Elles meurent, les fleurs, sous le poids des aromes,  
 Trop frêles pour porter leur couronne d'ardeurs,  
 Le baiser de l'espace emporte leurs atomes,

Elles courbent au sol une âme de lourdeur.  
 Mais voici les assauts du vent dans les tonnelles,  
 Les longs frissons à tire d'ailes ;  
 Les grappes de glycine et le cytise en feu  
 Flottent au fil de l'air comme des oriflammes,  
 Comme les voiles d'un adieu.  
 Réveillez-vous, les fleurs, sous la course des lames !  
 Réveillez-vous, devenez plus légères,  
 Allégez-vous de chaleur et d'encens,  
 Oubliez-vous aux brises étrangères,  
 Laissez passer des rides sur vos sens,  
 Laissez passer des doigts et des ventouses,  
 Les bruits du ciel, l'éventail des nuages,  
 Et ces torrents de lanières sauvages  
 Qui vont portant les semences jalouses.

Il fait du vent dans les arbres profonds,  
 Dans les replis des vertes chevelures,  
 Il fait du vent dans le creux des bas-fonds,  
 Où les roseaux fléchissent l'encolure.  
 Il siffle dans les nerfs du pin,  
 Il claque à travers le platane,  
 Il mugit sous l'arche du chêne,  
 Il soupire dans les ormeaux,  
 On entend chanter les rameaux,  
 Dans les feuillages qu'il entraîne.  
 Les langues du vent passent sur les blés,  
 Sur la bruyère et sur l'herbe furtive,  
 Les trèfles, d'argent et d'ombre gonflés  
 Se laissent emporter à la dérive.

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Le lustre du vent passe sur les prés,  
Des lames sans fin peignent l'émeraude :  
A mes regards que de berceaux moirés  
Creusent le gazon qu'un nuage brode !  
Je poursuis le vent, le vent me poursuit.  
Tout ce qu'il apporte est sur mon visage,  
Le pur trésor qui précède l'orage,  
Le vase plein de parfums et de bruit.  
Je suis le possesseur de toutes ces richesses,  
Que prodigue à mes vœux la coupe de l'été,  
Mon âme est dans le vent jalouse de promesses,  
Mon âme est dans le vent ivre de liberté.  
O vent, gonfle mon cœur comme le sein des voiles,  
Que je m'en aille au loin dans le lit du soupir,  
Roulé dans le sillon du souffle et du désir,  
Eparpille mon cœur comme une pluie d'étoiles.

---



*Je voudrais dormir dans un pré...*

*Souhait*

**J**E voudrais dormir dans un pré  
Par un été de flamme et d'ombre,  
Et dans le feuillage ajouré  
Boire les taches d'azur sombre.  
L'herbe est si douce au voyageur,  
Si profonde aux courses du rêve,  
Que l'âme y respire une trêve  
Et l'amertume une fraîcheur.  
Sur mes yeux les branches inclinent  
Leur charge d'ombrage et de vent,  
Je vois les feuilles cristallines,  
Qui luisent dans un bercement.  
Je voudrais dormir sous des chênes,  
Sous des tentures de rameaux,  
Dans la cadence des haleines  
Et le cantique des oiseaux,  
J'oublierais dans la couche d'herbes  
Tant de fièvre et de désarroi,  
Tant de pas, tant de fruits acerbes,  
Que j'ai rejetés loin de moi.

Je laisserais couler les heures,  
Doucement, au fil du sommeil,  
Sur le velours de ma demeure,  
Parmi les frissons du soleil.  
Ma vie est comme une fontaine,  
Faites d'un berceau de reflets,  
La face du ciel est lointaine  
Dans la bordure de galets.  
Mais toute aventure qui passe,  
L'oiseau léger, le vent joyeux  
Dansent la fuite de l'espace  
Dans l'immensité de mes yeux.  
J'entends les minutes prochaines  
Couler dans la sérénité.  
Je voudrais dormir sous des chênes  
Dans la richesse de l'été.

---

X

*Prière*

**I**RAS-TU pour ma poésie  
Me cueillir le roseau ténu,  
La tige flexible et choisie,  
Où chante le rythme inconnu ?  
Je sais un endroit de la plaine  
Ouvert aux mesures du vent,  
Remué d'une cantilène,  
Qui sanglote dans l'air mouvant.  
A travers un rideau sonore,  
Tu verras un ruisseau couler ;  
Entends la brise moduler,  
Ecoute l'onde qui s'ignore.  
L'été gonfle le sein des bois,  
La verdure au loin est si lourde,  
Et la campagne semble sourde  
A la cadence de ma voix.  
Il me faut l'âme familière  
Du jonc poussé dans les marais,  
Pour découvrir les chants secrets,  
Qui doivent enchaîner la terre.

Il me faut aux lèvres le brin  
Nourri de rumeur souterraine.  
Dans les mystères de la graine,  
Où chante le sol souverain ;  
Le frère de la glèbe immense,  
Empli d'orage et de frissons  
Qui répète sur les moissons  
Le cantique de la semence.  
Il me faut le roseau savant  
Qui sait la chanson des sirènes,  
Et la redit aux nuits sereines.  
Va chercher l'élève du vent !  
Quelle main peut être plus douce  
Pour couper cette frêle pousse  
Sans briser l'âme du zéphyr ?  
Toujours plus loin la brise sème  
Les mots d'amour dans le soupir,  
Elle te dit qu'il faut partir.  
Va cueillir pour moi le poème !

---

XI

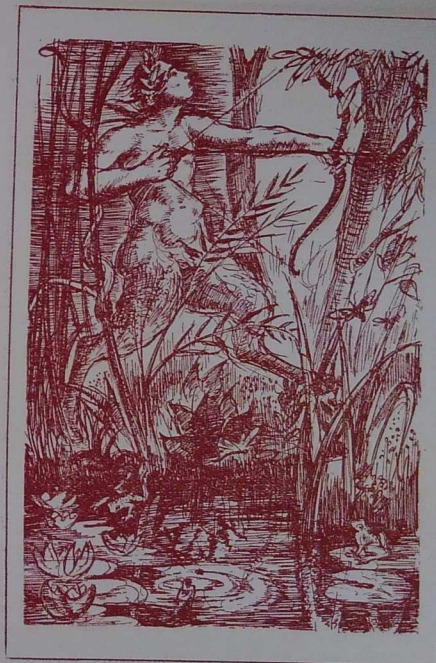
*Silve*

VASTE et tranquille autour de ma retraite,  
Le grand été me porte et me bénit ;  
D'or et d'azur au-dessus de ma tête,  
S'ouvre là-haut le dôme du zénith.  
Dans le réseau des rayons et des branches,  
Percé de mille et mille flèches blanches,  
Au fil du rêve et si près de dormir,  
Mes yeux lassés se laissent éblouir.  
Je vois voler tant de graines vivantes,  
Flocons légers menés par l'inconnu,  
Et loin, très haut, dans le cristal ténu,  
Les oiseaux blancs qu'une caresse évente.  
Je suis perdu dans l'espace profond,  
Au seuil des bois, aux sources du silence,  
Dans le berceau de la magnificence,  
Des rameaux verts palpitent au plafond.  
Sous l'ornement des lourdes draperies,  
Qui font plier la cime des forêts,  
Vogue, mon cœur, gonflé de rêveries,  
Dans le torrent des éternels secrets.

POÈMES POUR LE VENT

L'été me berce et me chante les heures,  
Dans une paix que le murmure effleure,  
Venu de tant d'impalpables lointains,  
Comme le bruit des vanités qui meurent  
Sur le rocher de mon frêle destin.  
Mon corps est bien dans la cuirasse d'ombre,  
A savourer la lumière en décombres  
Par les défauts du feuillage houleux.  
Le rêve glisse à travers ces lacunes,  
Le rêve passe avec ses elfes bleus,  
Pour m'éloigner des ruches importunes,  
Et m'entraîner ivre d'oisiveté  
Dans les parfums sauvages de l'été.

O douce vie, au sourire d'idole,  
Regarde-moi couché dans le gazon,  
Environné de calme et d'horizon,  
Muraille d'or qui m'apaise et m'isole.  
Regarde-moi muser dans le sillon,  
Que ma journée imprime dans les herbes,  
Si loin, si loin de cette foule acerbe,  
Buvant l'extase auprès du papillon.  
Coule sans fin dans mes fragiles veines,  
Qui faneront comme l'âme des fleurs,  
Mais en laissant sur ce chemin de pleurs  
Le diamant de mes traces humaines.  
Coule, féconde impérissablement  
Ma chair mortelle, abri de tant d'ivresse,  
Et verse-lui la divine paresse,  
Qui la dédie au feuillage dormant.



*Fais-moi le cœur et la gaieté du faune..*

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Ecarte au loin l'abeille travailleuse,  
Symbole impur de la triste cité,  
Qui perd sa peine à l'ouvrage imité,  
Pour le vain bruit d'une œuvre glorieuse.

O douce vie, asile du loisir,  
Je ne veux pas du bât ni de l'aumône,  
Fais-moi le cœur et la gaieté du faune  
Qui se nourrit de rêve et de désir,  
Et vagabonde attentif à saisir  
L'esprit du vent au sein de l'anémone.  
Fais-moi semblable à l'amant forestier,  
Toujours suivi d'un cortège d'idylles,  
Et couronné de ronce et de myrtilles,  
Par les doigts blancs des filles du hallier.  
Il va cueillant les fruits de solitude,  
Et cent amours habillés d'un reflet,  
Sur ses brisées entonnent le couplet  
De la jeunesse et de la plénitude.  
Son ombre passe effleurant mes cheveux,  
Et me murmure une douce merveille :  
O grand été, quand mon être sommeille,  
La bonne fée accomplit tous mes vœux !  
Son ombre passe embaumant la verveine,  
Et le démon qui frémit dans mes veines  
Prend son élan au pays du sommeil.  
Chante, mon âme altière et paresseuse !  
Le faune ailé t'enseigne la berceuse  
Qui fait dormir les enfants du soleil.

Chante, tandis que l'heure est maternelle  
Et que le rythme habite la saison,  
Pour célébrer ta fragile maison  
Epanouie à la brise éternelle,  
Ce corps formé de l'argile des fleurs,  
Germe du rire et source de parole,  
Douce, vivante et suprême corolle,  
Par où ton âme aspire les couleurs.  
O mon humeur, la minute qui passe  
Est le miroir de tant de voluptés  
Que je me donne aux parfums de l'espace,  
Aux nœuds de l'ombre, aux bouquets de clartés,  
Tout ébloui d'images et de nimbes,  
Si loin, si loin de la brume des limbes,  
Dans le halo des séjours enchantés!

---

XII

*Brocéliande*

**E**SPRITS légers, sylphes des solitudes,  
Maîtres vivants de l'éternel amour,  
Tristan, Yseut, quelle douce habitude  
Dans ces forêts hâte votre retour,  
Auréolés d'une si belle histoire,  
Parfum suprême et suprême victoire,  
Qui vous défend de la fuite des jours?

Est-ce le vent ou l'orgue des légendes  
Qui fait vibrer la nef de Brocéliande,  
Quand vous allez de taillis en taillis,  
Ombres du rêve à l'ombre passagères,  
Tendres toujours et toujours plus légères,  
Dans les rameaux que vos mains ont cueillis?

Et comme vous, dans l'auguste silence  
Environnés de terrestre opulence,

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Nous possédons le songe forestier,  
L'âme des bois, l'ivresse du feuillage,  
Le paradis de votre doux sillage,  
Qui nous conduit dans le même sentier.  
Nous savourons la trace fugitive  
De tant d'amours, fantômes du passé,  
Dont le secret nous hante et nous captive,  
Comme un trésor qu'elles nous ont laissé.

Viens-t'en errer sous le pouvoir des charmes,  
Que la tendresse a semés en ces lieux,  
Et que l'amour nous préserve des larmes  
Par ce roman d'étreintes et d'adieux,  
Par la saveur de cet ardent breuvage  
Qui les a faits l'un à l'autre captifs!  
Nous marquerons notre frêle passage  
Dans le sillon de leur mythe pensif.  
Ils sont en nous par la vertu des fables,  
Auréolés de leur pâle destin,  
Par les sanglots de l'ombre inépuisable  
Qui nous attire à leur reflet lointain ;  
Par la jeunesse et le feu de la terre,  
Qui nous pétrit de la sève des bois,  
Et par le sang qui bat à nos artères  
La volupté des amants d'autrefois.

Allons! midi nous comble d'un délice  
Et la futaie allume ses piliers  
Toutes les fleurs ont ouvert leur calice  
Pour exhaler leurs rêves familiers.

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Il faut couper le myrte et l'aubépine,  
L'ajonc splendide et le laurier nerveux  
Pour embaumer dans la mousse divine  
Le souvenir de Tristan et d'Yseult.  
Il faut cueillir la gerbe et la couronne,  
La graine éparse au vent vertigineux,  
Et les baisers, impérissables nœuds,  
Scellés au bord de l'âme qui frissonne.  
L'ombre est suave à travers les halliers,  
Juillet se joue au milieu des clairières,  
Nous réveillons les idylles légères  
Dans l'épaisseur des chemins oubliés.  
Il fait soleil dans le lac des feuillages,  
Il fait soleil sur nos simples visages,  
Où l'ombre et l'or ressuscitent l'éther ;  
La solitude en fantômes nous change,  
Et nous vivons de la clarté des anges,  
Déjà mêlés aux voyageurs d'hier.  
Et nous irons dans ce pâle domaine  
Jusqu'aux tombeaux visités par le jour,  
Où les rosiers abreuvés de l'amour  
Furent plus forts que la poussière humaine.

XIII

*Romance de la Nuit*

**D**OUCE la nuit sur mon visage triste,  
Ondine tiède et ceinte d'améthyste,  
M'offre l'écrin du paradis natal,  
Le crible d'or, le diadème d'ombre,  
L'espace bleu, les effluves sans nombre,  
Evaporés dans l'orbe du cristal,  
Et la fraîcheur des plaines violettes  
Dans le miroir du nocturne désert!  
Oh! quelle ivresse après avoir souffert,  
La liberté chère au cœur des poètes!  
Quand la nuée ouvre son encensoir,  
Je m'abandonne à la houle du soir.

Fraîche la nuit sur mon visage austère  
Souffle tout bas le charme du mytère,  
L'appel venu des bois vertigineux,  
Arène vierge où dorment les rosées,  
Dans le sommeil des colombes posées,  
Lasses du vent et du ciel lumineux.



*Le monde est là dans sa robe d'ébène ..*

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Le monde est là dans sa robe d'ébène,  
Inépuisable au bord de ma prison,  
Si pur, si beau dans son vaste horizon,  
Où le silence en murmures s'égrène.  
Mais l'aventure est lointaine à saisir,  
Quand une cage arrête mon désir.

Tendre la nuit sur mon ombre captive,  
Comme une fée à mes vœux attentive,  
Tisse le rêve à la crinière d'or,  
Les doux espoirs, les amours familières,  
Et le tapis des roses printanières,  
Spectres ailés qui prennent leur essor  
Dans le passé d'éternelle jeunesse,  
Enfants sacrés du rire et du bonheur,  
Qui dans la brume aveugle de pâleur,  
En attendant que la clarté renaisse,  
Chantent en chœur pour bercer mon sommeil  
Le renouveau du poème vermeil.

Chère la nuit sur ma route d'épreuve,  
Dans son manteau de solitude neuve  
Efface en bas les cailloux du chemin,  
Les barbelés, la clôture d'épines,  
L'herbe des champs, les plaines sibyllines,  
Où se construit mon fragile demain.  
Ici je vois les espaces magiques  
Dans le réseau de leur obscurité

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Me saluer, au seuil inhabité,  
De grands appels muets et nostalgiques.  
Laisse, mon cœur, d'espérance rempli,  
Sur tes regrets laisse couler l'oubli.

---



*Ici le vent sort de la mer sauvage...*

XIV

*Dan*

I

**I**ci le vent sort de la mer sauvage,  
O Normandie, arche de l'océan ;  
La brume au nord a fermé le rivage,  
Et ravinés d'un éternel lavage,  
Les caps debout résistent au néant.  
Je heurte en vain à ce farouche espace,  
Au fil des jours ma solitude passe,  
Sans déchiffrer le mystère des flots,  
Abandonnée à l'écume livide,  
Sur cette proue où pèse le ciel vide,  
Dans la rumeur des éternels sanglots.  
Il pleut sans cesse, il pleut à chaudes larmes,  
L'ombre est mouillée au fond des entonnoirs,  
Mouillés les bois, les bois vastes et noirs,  
Tout tapissés de secrets et de charmes,  
Mouillé le lierre aux murs des vieux manoirs.  
La longue pluie amollit mon visage,  
La longue pluie efface mon passage

Sur les chemins qui vont je ne sais où.  
 Et l'on dirait cette fois que je pleure,  
 Autour de moi, l'automne est un grand trou,  
 Sa grande bouche invisible m'effleure,  
 J'écoute fuir la cadence de l'heure  
 Dans ces forêts où niche où le hibou.  
 Et l'on dirait que le sein des écorces,  
 Les troncs figés et le buisson rêveur  
 Sont habités par d'invisibles forces,  
 Qui sont l'amour, le rêve et la ferveur.  
 Tout est doué d'oreille et de parole  
 Et chasse au vent les mythes de la nuit,  
 Au vent profond qui me cherche et me fuit,  
 Sur les rochers dont le masque me frôle.  
 Tout me murmure un conte boréal,  
 J'entends chanter dans les vents ineffables  
 La mer houleuse, héritière des fables,  
 Et la futaie au délire automnal.  
 Temples épais de l'ombre et du tumulte,  
 Enveloppés de l'aveugle brouillard,  
 Révélez-vous le sens de ces regards,  
 Dont la feuillée impétueuse exulte?  
 Ai-je trouvé la cachette des dieux,  
 Au bord de l'onde amère et fugitive,  
 Ou dans les nefs de la forêt plaintive,  
 Qui me regarde avec de si grands yeux?  
 Ai-je trouvé les cheveux des ondines,  
 La lyre d'or qui règle les saisons?  
 Je suis perdu dans les grottes marines,  
 Le poids de brume a bouché l'horizon.

Je vais tout seul le long des promontoires,  
 Où la tempête aboie à plein gosier ;  
 L'âme d'automne est dans ses vagues noires,  
 Une puissance habite son acier,  
 Et des éclairs, des milliers de prunelles  
 Suivent ma vie à travers les chemins,  
 Le sel brûlant des forces éternelles  
 Durcit toujours mes lèvres et mes mains.  
 Allons ! Percé des flèches de l'écume,  
 Et de l'odeur capiteuse des bois,  
 Mouillé de pluie, enivré d'amertume,  
 Inépuisable est la coupe où je bois,  
 Mêlé dans l'ombre à tant de multitude,  
 A tant de dieux qui gardent les secrets ;  
 O grande mer, ceinte de mascarets,  
 Peuple d'embruns ma haute solitude.

## II

Azur ! azur ! des golfes aux falaises  
 Le chant du monde éclate dans l'été ;  
 Dresse bien haut tes sourires de braise,  
 Mer somptueuse, abîme tacheté,  
 Cristal serti de sables et d'aurores,  
 Qui bats tes bords du galop des centaures,  
 Chair d'améthyste aux veines de clarté !  
 Enfin sorti des brises printanières,  
 J'ai vu mourir la neige des pommiers ;  
 Bleus sont les flots dont claquent les lanières,

Verte la terre où luisent des cimiers.  
 Les prés épais étalent leur fourrure,  
 Qui fait errer la souplesse du vent,  
 Et des forêts s'incline la parure,  
 A longs festons, languides et rêvant.  
 Et des chevaux, frères du vent rapide,  
 Courent dans l'herbe, une brume aux naseaux,  
 Le chapelet des rivières limpides  
 Baigne de ciel la tige des roseaux.  
 Ecoute donc, ô mon âme normande,  
 Toute abreuvée aux sources du réveil,  
 Sur l'altitude où règne le soleil,  
 La voix des mers chanter une légende,  
 Et m'amener pour bercer mon repos  
 Les vagues d'or qui courent en troupeaux  
 A ce rivage émaillé d'anémones !  
 O Cotentin, empire de Pomone,  
 Navire élu dans la trame des flots,  
 Voici le jour où les lys sont éclos  
 Dans les jardins que le lierre couronne...  
 Et toi, mon cœur, tu n'es plus au milieu  
 De tant de bruits, de rires et de roses,  
 Il n'est pour toi plus de place au moyeu,  
 Tu vas tourner dans l'orbite des choses,  
 Comme la mer dans son vaste pourtour,  
 Comme la nuit dans le cadran d'étoiles,  
 Et le soleil dans la sphère du jour ;  
 Tu vas voguer à la suite des voiles  
 Dans le réseau de lames et de feux,  
 Gonflé de souffle et mobile comme elles,

Tendu sans fin dans le vol des nacelles,  
 A mi-chemin de la terre et des cieux !  
 Tu vas frémir dans les nœuds des feuillages,  
 Dans l'épaisseur des ombres et des fleurs,  
 Au chant sacré des plus lointains rivages,  
 Tout enivré de vivantes couleurs,  
 Tout éperdu des cantiques solaires,  
 Et tout pareil à ces fontaines claires  
 Que l'inconnu distille pleur à pleur.  
 Tu seras l'air et tu seras la brise,  
 Et la poussière et l'herbe des sentiers,  
 L'ombre du chêne et la fleur du cytise,  
 Le nid de mousse autour des églantiers,  
 Le sable chaud, la musique des grèves,  
 Qui t'accoutume aux chaînes de la mer.

Amour ! amour ! que les bulles du rêve  
 Du haut des caps fassent luire l'éther.  
 De cette proue aux vertes chevelures,  
 Je vois passer la meute des voilures,  
 Qui vont chercher les filles du soleil,  
 Je tends l'oreille à l'appel des sirènes,  
 Au chant vainqueur, aux lèvres souveraines,  
 Qui de mes yeux écartent le sommeil,  
 Pour que je vive au milieu des ondines,  
 L'âme mêlée aux haleines marines,  
 Ma chair unie à l'empire vermeil.  
 Filles des eaux, chanteuses invincibles,  
 Dont la voix pure accompagne le jour,

Chantez l'amour, l'amour irrésistible,  
Du haut des caps, bercez-moi de l'amour,  
Et mûrissez dans les vergers fertiles  
Les pommes d'or, la pulpe de l'été,  
Fruits du désir et de la volupté,  
Qui sont promis au panier des idylles.

---

XV

*Melancholia*

OUI, nous avons marché sur la terre étrangère,  
Comblés de lassitude et privés de sanglots,  
Et nous avons traîné cette ombre passagère  
Sur les sentiers frileux que bordent les bouleaux.  
Nous avons eu la faim, la neige et l'amertume,  
Pauvres haillons jetés dans le torrent des jours,  
Nous avons eu le lot de sueur et de brume  
Et le mur qui fermait le chemin du retour.  
Nous avons regardé la clôture d'épines,  
Où saignaient chaque jour nos rêves et nos vœux,  
Débris désemparés de ce cœur en ruines,  
Qui fleurissait jadis au jardin des aveux.  
L'ombre nous recouvrait d'une chape funèbre,  
Fantômes nébuleux sans parole et sans nom,  
Egarés sans étoile au milieu des ténèbres,  
Le froid dans notre chair a scellé le frisson.

Aujourd'hui c'est l'été. Le seigle dans la plaine  
Se déroule en mesure au geste d'une haleine.

---

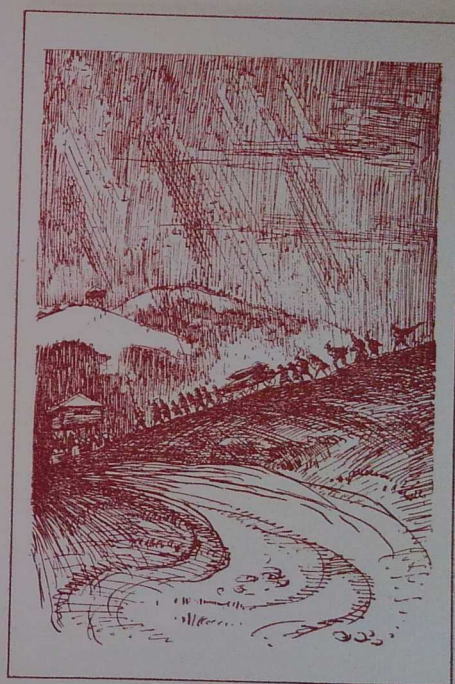
POÈMES POUR LE VENT

---

Les forêts ont tendu la verdure et l'oubli,  
Gardiennes d'un secret toujours enseveli.  
Mais nous restons sans cesse aux barreaux de la cage,  
Nous ne foulerons pas l'épaisseur du bocage ;  
Les yeux toujours fixés par delà l'horizon,  
Qu'importe à nos douleurs le décor des saisons,  
Qu'importent les grands bois, les fleurs, les brises tièdes,  
Et les frises de ciel à travers les pinèdes ?  
Si nous avons perdu le seuil du paradis,  
Qui pourrait réchauffer nos rêves engourdis ?  
Les visages absents qui suivent nos pensées  
Cachent à nos regards ces feuilles balancées,  
Ces promesses de fruits, ces moissons de velours,  
Que fait couler sur nous la fontaine des jours.  
Il nous faut le passé pour guérir nos blessures,  
Dans ce cœur où l'hiver a laissé des morsures.

O souvenir sacré, frère de nos travaux,  
Plus doux que le soleil et que les vents nouveaux,  
Messager balsamique aux ailes de colombe,  
Effleure d'un baiser cette âme qui succombe,  
Allège d'un espoir les chaînes du destin,  
Montre-nous à travers le miroir de nos veilles,  
La femme qui soupire et l'enfant qui sommeille,  
Attendant tous les deux le signe du matin.

---



*Ils ont ainsi passé de l'hibet au tombeau...*

*In Memoriam*

**S**EIGNEUR, ils ont erré sur la terre étrangère  
Et sont morts. Qui viendra prier sur leur repos,  
Qui viendra sur ce tertre endormir leur poussière,  
Quelle femme viendra leur donner des sanglots ?  
L'hiver leur a brisé le cœur. La mort est dure  
A qui n'a pas reçu la chaleur du foyer ;  
Le soleil baignera demain leur sépulture.  
Mais, Seigneur, sur ce sol qui donc viendra prier ?  
L'hiver leur a brisé le cœur. En mornes files,  
Ils allaient dans la nuit, ils allaient dans le froid,  
Et la neige déjà les faisait immobiles  
Et les enveloppait dans le suaire étroit.  
Fantômes familiers au royaume des ombres,  
Ils ont ainsi passé de l'hiver au tombeau,  
Et leurs yeux n'ont pas vu de lumières plus sombres,  
Un plus rude frisson n'a pas glacé leur peau.  
Qu'ils reposent en paix au lieu de leur détresse,  
Sur ce plateau sans herbe où sanglote le nord,  
Toujours environnés de solitude épaisse,  
Et toujours prisonniers dans le sein de la mort.

Ils sont hélas ! si loin des figures aimées,  
Leur refuge suprême est encore si seul,  
Seigneur, ils ne sont plus que de vaines fumées.  
Mais quelle âme viendra prier sur leur linceul ?  
La neige est maternelle après la dure épreuve.  
Mais on ne verra pas s'agenouiller en pleurs  
Sur ce sable étranger l'orphelin et la veuve,  
Ils n'auront même pas la caresse des fleurs ;  
La violette des bois, le muguet des collines  
Ne parfumeront pas les planches du cercueil.  
Seuls quelques compagnons de la route d'épines  
Le long des barbelés passeront à leur seuil,  
Et mêlés par la chaîne à leurs cendres captives,  
Souriront tristement à leurs âmes plaintives.  
Seigneur, de notre exil accueillez les lambeaux,  
Les jours où nous venons prier sur leurs tombeaux.

---

XVII

### *La Belle au Bois Dormant*

**A** petits pas dans la lune des contes  
Marche, mon fils, tant que dure l'avril,  
Puisse tes jeux dans le rêve qui monte  
Et dont la fée a déroulé le fil.  
Je veux pour toi construire une merveille,  
Un beau palais de nuage et d'azur,  
Où les oiseaux de l'aube qui s'éveille  
Boivent l'été dans des coupes d'or pur ;  
Je veux pour toi ciseler des mirages,  
Un paradis de fleurs et de ruisseaux  
Où parfumés aux lèvres des ombrages,  
Les elfes bleus dorment dans leurs berceaux...

La belle dame est au fond du mystère  
Dans ses habits de princesse et dormant,  
Elle attendra, lointaine et solitaire,  
D'ouvrir les yeux à son prince charmant.  
Ainsi toujours dans le château magique  
Elle vivra d'un sommeil argenté ;

Un siècle entier, superbe et nostalgique,  
 Se mirera dans sa seule beauté.  
 Comme une rose au sommet de son règne,  
 Elle repose en une extase d'or,  
 Une auréole ineffable la baigne,  
 N'éveille pas la princesse qui dort.  
 Elle sommeille à l'abri des tempêtes,  
 Sur sa blancheur le temps s'est arrêté,  
 Elle n'entend que la voix des poètes  
 Qui sur le luth célèbrent sa beauté.  
 L'ombre des tours sur la plaine s'allonge,  
 Un crépuscule en dore le profil...  
 A petits pas dans la forêt des songes  
 Marche, mon fils, tant que dure l'avril.

Mais garde-toi d'éveiller la dormeuse  
 La blonde sœur de tes rêves légers,  
 Abandonnée à la brise charmeuse,  
 Qui de sa vie écarte les dangers.  
 Ne trouble pas le cristal du poème,  
 Le lac d'azur promis à ton désir,  
 Retarde un peu la minute suprême  
 Qui brisera le gage de saphir.  
 Dix ans, cent ans, la belle histoire est brève...  
 Sans doute un jour les roses faneront  
 Sur l'oreiller de la belle qui rêve ;  
 L'ombre de nuit lui touchera le front.  
 Et toi, mon fils, que sera ta tristesse  
 D'avoir perdu ton image d'enfant ?

Une fumée aura pris ta princesse,  
 Tu n'auras plus la belle au bois dormant.  
 Tu marcheras dans l'orbe des années,  
 Au vent d'automne, éperdu de regrets,  
 Sur le tapis des chimères fanées  
 Que le passé roule dans les forêts.  
 Mais va, la source est loin d'être tarie,  
 Où l'homme boit le breuvage du ciel,  
 Elle prodigue un murmure éternel  
 Sur les saisons de notre rêverie.  
 Et dans l'été couronné de flambeaux,  
 Comme au retour de la brume et des neiges,  
 Nous cueillerons de nouveaux sortilèges,  
 Toujours plus doux, plus riches et plus beaux,  
 Rubis parfaits du cœur inépuisable,  
 Dont l'incendie éclaire notre sort,  
 Et nous vivrons de la manne des fables,  
 Rêvant toujours à la belle qui dort.

Ainsi dans l'ombre où ma chair est captive,  
 Je vois, mon fils, tes rires et tes jeux,  
 Ici les jours coulent si nuageux,  
 Et tant de fleurs parfument l'autre rive,  
 Où tu grandis au milieu du cristal,  
 Réseau fragile et douce perspective,  
 Qui me fait voir mon sourire natal !  
 Enfants ! Au ciel une lumière monte,  
 Et cet exil nous sera plus clément,  
 Vous rayonnez et vous êtes le conte  
 Qui nous redit la belle au bois dormant.

---

*Envoi*

**E**T maintenant, que la neige et la brume  
Posent ici les sept sceaux de l'hiver ;  
Feuilles tombées sur le seuil de l'enfer,  
A l'heure grise où passe l'amertume,  
Envolez-vous, pages sans lendemain ;  
Sous les soupirs de notre pénitence,  
Envolez-vous ! Voici que le silence  
Tombe goutte à goutte sur le chemin.

Et maintenant, que l'exil aux mains froides  
Ferme mes yeux fatigués de veiller  
Et me fredonne au bord de l'oreiller  
Le vent qui souffle à travers mes ballades.  
Envolez-vous, duretés du travail,  
Muscles tendus, déliez vos blasphèmes,  
Sommeil, sommeil, aurore des poèmes,  
Mets à mon front le nimbe du vitrail.



*Ferme mes yeux fatigués de veiller...*

---

POÈMES POUR LE VENT

---

Et maintenant, que mon livre nocturne,  
Sentant la faim et sentant le bouleau,  
Franchisse enfin l'extase et le sanglot  
De cette lande au masque taciturne,  
Et par delà les sueurs et les jours,  
A mes absents sur qui mon ombre passe,  
Porte demain les rythmes de l'espace  
Qui gonfleront la voile du retour.

---

## TABLE

Avant-Propos .....	7
Dédicace .....	11
Seconde dédicace .....	13
I Prière pour Noël .....	15
II Allégorie du printemps .....	19
III Vision des Pyrénées .....	25
IV Romance de la solitude .....	30
V Symphonie marine .....	33
VI Berceuse du vent et de la pluie .....	37
VII Fugue de la grande mer .....	42
VIII Le vent d'orage .....	47
IX Souhait .....	51
X Prière .....	53
XI Silve .....	55
XII Brocéliande .....	59
XIII Romance de la nuit .....	62
XIV Pan .....	65
XV Melancholia .....	71
XVI In Memoriam .....	73
XVII La Belle au bois dormant .....	75
Envoi .....	78

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 20 JUIN 1947  
SUR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ  
" LES PRESSES BRETONNES ", A SAINT-BRIEUC  
IMPRIMERIES PRUD'HOMME ET GUYON RÉUNIES  
ARMAND PRUD'HOMME  
ÉTANT DIRECTEUR

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1947  
Imprimeur : N° 215

